

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre I

Je naquis à la politique, à l'amour et au succès dans un village reculé de province, très considérable, suivant le recensement électoral, quoiqu'il eût peu d'habitants, un pauvre commerce, une vie sociale indigente, pas d'industrie et le reste à l'avenant. Le climat doux, le ciel toujours bleu, le soleil radieux, la terre très fertile, n'avaient pas suffi, comme on le comprendra, à lui conquérir cette importance. Autre chose était nécessaire. Les « *dirigeants* » de Los Sunchos, en établissant le dernier cens, avaient, par un tour de passe-passe, doté le département d'une importante masse de suffrages — supérieure à la réalité — pour lui procurer une représentation décisive dans la législature de la province, une participation directe au gouvernement autonome, des voix et des votes, délégués au Congrès National, et, enfin, une influence efficace dans la direction du pays. Les Sunchaliens avaient sans doute plus de confiance dans leurs propres lumières et

leur patriotisme que dans le patriotisme et les lumières du reste de nos compatriotes qu'ils s'efforçaient de gouverner dans un esprit purement altruiste. Le fait est, qu'étant, comme on dit, deux pelés et trois tondus, ils étaient parvenus à s'ingérer dans la direction des affaires publiques. Mais ce qui peut paraître une des nombreuses anomalies de notre démocratie en bas âge ne ferait rien à notre histoire si mon père n'avait été des susdits dirigeants, et peut-être celui qui avait le plus d'ascendant dans le département. Mon aristocratique origine me donna une haute autorité dans ce village paisible et heureux, assoupi sous le soleil de feu, rêveur sous le ciel sans nuages, enfoui dans cette prodigieuse nature. Aujourd'hui, il me semble que l'air même de Los Sunchos était alimentaire et qu'il suffisait de le mastiquer en respirant pour maintenir et même accroître ses forces : miracle de mon pays où, virtuellement, on trouve encore des pépites d'or au milieu de la rue.

Depuis tout gosse j'étais, moi, Maurice Gomez Herrera, l'enfant gâté des veilleurs de nuits, péons, gens du peuple et fonctionnaires de qualité modeste, qui m'enseignèrent patiemment à monter à cheval, viser, jouer aux

osselets, fumer et boire. Mon caprice était une loi pour tous ces braves compatriotes, surtout pour la populace, les subalternes et les humbles amis ou commensaux des autorités, et lorsque quelqu'un, victime de mes plaisanteries, qui étaient parfois de mauvais goût, se plaignait à mes parents, jamais je ne manquais de défense ou d'excuse, et si tous les deux promettaient parfois de me réprimander ou de me châtier, la vérité est que — surtout le « *vieux* » — ils se bornaient en général à rire de mes gentilleses.

Je dois confesser que j'étais en effet, au physique, un enfant gracieux. J'ai quelque part une certaine photographie jaunie et effacée que fit de moi un photographe ambulancier alors que je venais d'avoir cinq ans, et, à part le vêtement ridicule d'un enfant de village, et mon air embarrassé et timide, on peut considérer mon effigie comme celle d'un très joli garçon, aux grands yeux bleus et sereins, au front vaste, aux cheveux blonds, naturellement bouclés, à la bouche bien dessinée, en forme d'arc de Cupidon, et au menton rond et modelé, avec sa fossette au milieu, comme celui d'un Apollon enfant. Dans l'adolescence et la jeunesse je fus ce que mon enfance promettait, un joli garçon, à la beauté un peu efféminée, avec ma moustache fournie, mon port hautain, mon regard clair, si résolu et si ferme ; et ces dons de la nature me

procurèrent toujours, jusqu'à l'époque de maturité ... Mais, n'anticipons pas sur les événements ...

J'avais alors un caractère de tous les diables que, je crois, l'âge et l'expérience ont modifié et amélioré beaucoup, notamment dans ses extériorisations. Rien ne pouvait faire changer ma volonté, personne ne pouvait s'imposer à moi, et tous les moyens m'étaient bons pour satisfaire mes caprices. Grande qualité. Je recommande aux pères de famille désireux de voir le triomphe de leur race, de la développer en leurs fils, en renonçant, comme à une chose inutile et préjudiciable, à la tant préconisée discipline de l'éducation qui servira seulement à leur créer par la suite de graves et peut-être d'insurmontables difficultés dans la vie. Qu'ils étudient mon exemple, sur lequel je n'insisterai jamais assez : depuis mon enfance j'ai obtenu, à quelques exceptions près, tout ce que je rêvais ou désirais, parce que jamais aucun faux scrupule ne me retint, ni aucune règle arbitraire de morale, ni la préoccupation du jugement d'autrui. Ainsi, quand un domestique me gênait ou m'était antipathique, j'espionnais tous ses pas, toutes ses actions, toutes ses paroles et même toutes ses pensées, jusqu'à ce que je pusse le trouver en défaut et l'accuser de quelque faute ; ou, — si je ne

trouvais pas de faits réels —, j'en inventais et imaginais des faits vraisemblables, me servant des circonstances et des apparences patiemment et subtilement étudiées. Et combien de fois, cela même dont je doutais par manque d'autres preuves que mon induction et ma déduction instinctives est devenu une vérité profonde et ignorée.

Mais c'était là seulement un côté — que j'ai dû amplifier pour l'analyser — de mon caractère qui, s'il était obstiné et astucieux, était surtout — étrange anomalie apparente — exalté et violent, comme irréfléchi et tout à sa première impulsion, et me poussait à employer la force quand un coup de main pouvait réussir. Et comme, au comble de ma colère, j'arrivais facilement à me servir de mes poings, de mes pieds, de mes ongles et de mes dents, il était naturel que dans la lutte qui s'ensuivait avec le domestique ou quelque autre adversaire éventuel, je revins avec une marque, une contusion ou une égratignure, dont il n'était peut-être pas responsable, mais qui me suffisait largement comme preuve de sa barbarie et faisait retomber sur lui toutes les colères paternelles.

— *Pauvre enfant ! Regarde comme ils me l'ont arrangé ! C'est une véritable atrocité ! ...*

Et après mes égratignures, mes coups de

pieds, mes gifles et mes morsures, l'antagoniste recevait les coups de poing de mon père, homme peu endurant, d'une extraordinaire vigueur, fort adroit, et outre tout cela, d'une grande autorité. Qui oserait tenir tête à l'arbitre de Los Sunchos ? Qui ne reculerait devant l'éclat de ses yeux d'acier, qui brillaient comme des éclairs dans l'ombre de ses épais sourcils, comme intensifiés par son grand nez crochu, par sa grosse moustache blanche, par sa barbiche qui parfois semblait s'avancer comme la pointe d'une arme ?

Nous vivions avec grandeur — naturellement dans la relativité villageoise qui ne donne pas prétexte à un luxe exagéré — et « *petit père* » dépensait tous ses revenus ou un peu plus, car à sa mort, j'héritai seulement de la propriété paternelle, grevée d'une importante hypothèque et de quelques autres dettes moins importantes. Oui, nous n'avions qu'une propriété, mais il faut s'expliquer ; c'était une vaste possession de quatre cents vares¹ de long sur autant de large, qui était enclavée au centre même du village. Son enceinte, en partie en briques, en partie en agaves et en palissades, interceptait les rues de la Liberté, Tunes et Cadillal qui allaient du Nord au Sud, et celles de Santo-Domingo, Avellaneda et Pampa, de l'Est à l'Ouest. Les quatre grands côtés donnaient sur les rues San Martin,

Constitución, Blandiques et Monteagudo. Notre maison occupait le coin des rues San Martin et Constitución. Elle était située près de la place et des édifices publics et se composait d'une large construction à un seul étage, le long de laquelle courait une colonnade aux minces piliers soutenant un large avant-toit. Nous y habitions seuls, car les cuisines, écuries, dépendances et chambres de domestiques formaient un corps à part, encadrant une espèce de cour dans laquelle ma mère cultivait quelques fleurs et où *petit père* élevait ses coqs. Dans le reste de la propriété, il y avait quelques bouquets d'arbres fruitiers, un peu de luzerne, une porcherie, un poulailler, et plusieurs prairies pour les chevaux et les deux vaches laitières. J'ai idée qu'on planta une fois des légumes dans un coin de la propriété, mais en tout cas, ce ne fut pas toujours, ni même fréquemment, sans doute pour ne pas trop déchoir de l'indolent caractère créole qui dans ce temps-là considérait comme un déshonneur de traire les vaches et de manger des légumes. En somme, notre maison était un palais et notre propriété un verger comparées aux autres domaines de Los Sunchos, et nos coutumes de famille avaient un sceau aristocratique qui plus d'une fois envenima les vipères irritées, quoique à une respectable distance, des oreilles de papa. Cette espèce de raffinement s'expliquait

naturellement ; mon père appartenait à une des plus vieilles familles du pays, une famille patricienne originaire de Buenos-Ayres, alliée à la haute société et possédant une respectable fortune que plusieurs branches conservaient encore. Moins économe ou plus hardi que ses parents, mon père se ruina — j'ignore comment et il m'importe peu de le savoir —, courut les terres à la recherche d'un meilleur sort et échoua à Los Sunchos, apportant jusque-là quelques-unes de ses anciennes habitudes.

Il ne s'occupait plus que de la politique active et de la conduite de toutes sortes d'affaires devant les autorités municipales et provinciales. Après avoir été Président de la Municipalité et Chef de plusieurs administrations, il avait fini par refuser d'occuper un poste officiel quelconque, conservant, cependant, méticuleusement, son influence et son prestige ; de dehors, il manoeuvrait mieux ses affaires. C'était toujours lui qui prenait une décision dans les conflits électoraux et autres, en qualité de chef suprême du peuple. Quand il n'allait pas à la capitale de la province, pour ses affaires personnelles ou celles d'autrui — en qualité d'intermédiaire —, il passait le jour entier au café, à la « *cancha* » de courses ou de pelote ; au billard ou à la salle de jeu du Club du Progrès, ou en visite dans la maison de

quelque commère. Il avait beaucoup de commères et maman parlait toujours d'elles avec un certain ton de voix affecté qui allait parfois jusqu'à la colère, chose étrange de la part d'une femme si bonne, qui était la douceur en personne. *Petit père* savait se montrer entreprenant. C'est à lui que l'on doit, entre autres grandes améliorations de Los Sunchos, la fondation de l'Hippodrome ; il fit édifier aussi, pour les combats de coqs, un véritable cirque en miniature. Il lisait les journaux de la capitale et de la province, qui lui arrivaient trois fois la semaine et grâce à cela, à sa copieuse correspondance et aux nouvelles apportées par de rares voyageurs et par Contreras, le conducteur de la diligence de Los Sunchos, il était toujours au courant de ce qui arrivait et de ce qui allait arriver, se servant pour ses prévisions de son flair particulier et de sa longue expérience politique, amassée pendant des années entières d'intrigues et de troubles. Ce fut, sans doute, l'immense utilité pratique de cette classe d'informations qui le fit m'envoyer à l'école, non dans le but de faire de moi un savant, mais dans la plausible intention de me pourvoir d'un bagage précieux pour l'avenir.

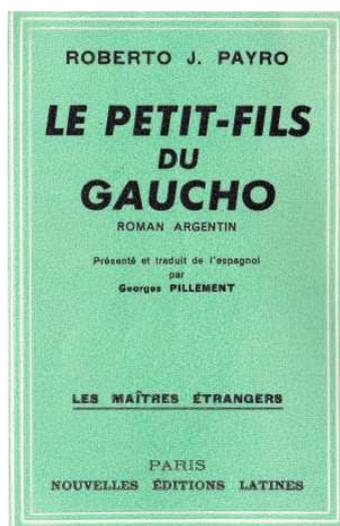
Cela eut lieu alors que j'avais déjà neuf ans, peut-être dix. Mon entrée à l'école fut

comme une catastrophe qui ouvrirait une parenthèse dans ma vie de vagabondage et d'oisiveté, et ensuite comme une torture momentanée, mais très douloureuse, d'autant plus que si j'appris à lire, ce fut grâce à ma sainte mère, dont l'inépuisable patience sut tirer parti de tous mes fugitifs instants de docilité, et dont la timide bonté récompensait chacun de mes petits efforts aussi splendidement que s'il avait été une action héroïque. Il me semble la voir encore, toujours en noir, serrée dans un vêtement très lisse, pâle sous ses bandeaux châtain noir, parlant d'une voix lente et douce et souriant presque douloureusement à force de tendresse. Les premières leçons lui coûtèrent beaucoup, comme il lui coûta de me faire aller à la messe ou de m'inculquer d'incertaines doctrines d'un vague catholicisme, un peu superstitieux, pour mon inquiétude rebelle ; mais, peu à peu, je cédai et me pliai, intéressé plus que tout par les contes des vieilles servantes et ceux, encore plus merveilleux, d'une petite couturière espagnole, bossue, qui restait toujours dans les coins les plus sombres, et en qui je croyais voir l'incarnation d'un petit diable enjoué et amical ou d'une sorcière momentanément inoffensive. Les unes me contaient les aventures de Pedro Urdemales

(Rimales, disaient-elles), les autres les amours de la Belle et la Bête ou les terribles aventures du *Chat*, de *l'Huissier et du Squelette*, lues dans un tome dépareillé des oeuvres d'Alexandre Dumas (**Note**). Ma raison naissante me disait qu'il serait beaucoup plus intéressant de lire ces histoires toutes les fois que je le voudrais et quand j'en aurais envie, amplifiées et embellies par les détails qui abondaient sans doute dans les caractères menus et cabalistiques des livres, et c'est pourquoi j'appris à lire rapidement, en somme, en cherchant l'émancipation et en essayant de conquérir l'indépendance.

1. Mesure espagnole de longueur équivalente à trois pieds.

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>

Le Chat, l'Huissier et le Squelette, constitue le chapitre VIII des ***Mille et un fantômes*** d'Alexandre Dumas. Voir :

<http://www.dumaspere.com/pages/bibliotheque/chapitre.php?lid=r29&cid=9>